extra-propositionnelle dans le *Grand Commentaire,* comme dans *l'Abrégé* (p. 47 de l'éd. citée; cf. également les textes cités par Goichon, *Lexique de la Langue philosophique* ... n° 753, 3°, p. 426).

L'exemple illustre comment, parce qu'il pose les questions en termes spécieux — « proposition modale grecque ou latine » vs. « proposition modale arabe » —, Taha est conduit à malmener la longue histoire de la théorie des jugements, lesquels ne sont en eux-mêmes ni grecs, ni latins, ni arabes ...

Alors même qu'il les traduit, il ne tient pas compte de ces textes de Fārābī — ils sont nombreux, Elamrani les cite et lui-même ne les ignore pas — qui revendiquent pour la philosophie le droit d'user métaphoriquement des distinctions de la grammaire, de recourir à un usage amendé des catégories grammaticales, de « formaliser » en somme. Ainsi, par exemple, la convocation de *huwa* dans l'expression du jugement prédicatif devra-t-elle faire abstraction de sa fonction pronominale; ainsi encore, l'emploi de *mawǧūd* dans sa fonction logique devra-t-il passer outre les règles de sa dérivation morphologique. Les exemples ne manquent pas qui montrent comment Fārābī fut conduit par le truchement, inévitable pour lui — n'en déplaise à Taha —, des traductions, à entreprendre une réflexion très rigoureuse sur les rapports de signification, sur la portée de la correspondance entre la logique et la grammaire, sur les objets universels et intelligibles de la première et ceux particuliers et contingents de la seconde, sur les relations entre les lois de la pensée et les règles grammaticales de leur expression. De cette réflexion-là, Taha ne croit pouvoir tirer aucun profit. Il persiste à juger la philosophie d'un point de vue esthétisant, à lui refuser, au nom d'une encombrante évocation de « l'usage correct de l'arabe », voix au chapitre.

Dominique MALLET
(Université de Bordeaux III)

*Etudes sur Avicenne,* dirigées par J. Jolivet et R. Rashed. Paris, Les Belles Lettres (collection « Science et philosophie arabe », *études et reprises*), 1984. 24 × 16 cm., 151 p.

Cet ouvrage collectif contient, après une préface de présentation, sept études de grande qualité sur la pensée d'Ibn Sīnā ou sur l'influence de ce dernier en Occident médiéval latin, que nous allons reprendre l'une après l'autre.

J. Jolivet (pp. 11-28) étudie les origines de l'ontologie d'Ibn Sīnā, à partir de l'analyse de deux passages du *Šifā',* où se trouve un développement sur « l'existant » et « la chose ». L'examen des textes montre que chez Aristote « la chose » n'a pas de sens technique particulier, et que l'ontologie développée par Avicenne est différente de celle d'Aristote, sans pour cela être platonicienne. J.J. en recherche alors la trace chez les philosopohes arabes antérieurs à Ibn Sīnā, mais en trouve surtout la trace dans les controverses entre les *Mutakallimūn,* et conclut, après un développement convaincant : « Il est vrai, bien entendu, qu'Ibn Sīnā doit beaucoup par ailleurs à Aristote et au néoplatonisme; mais c'est dans le *kalām* que s'est préparée sa doctrine de l'essence, qui est sans doute l'élément principal de son ontologie ».

BCAI 3 (1986) J. Jolivet et et R. Rashed (dir.): Études sur Avicenne, recensé par R. Morelon
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

R. Rashed (pp. 29-39) traite de la place des mathématiques dans la philosophie d'Ibn Sīnā. En effet, dans la grande synthèse philosophique du *Šifā'*, les mathématiques tiennent une place importante, et la question soulevée ici est celle du niveau auquel il faut prendre ces textes. Si l'on regarde simplement les résultats exposés, ceux-ci n'ont pas d'intérêt particulier au regard du développement de l'histoire des mathématiques comme telles, mais leur intérêt réside dans la présence de ces traités dans une œuvre philosophique, de façon cohérente. R.R. développe alors comment Ibn Sīnā a pu intégrer l'arithmétique dans cet ensemble, en affinant la classification de son prédécesseur al-Fārābī; puis, en développant ce qu'est pour Ibn Sīnā l'inconnue algébrique, appelée « la chose » par les mathématiciens, R.R. rejoint le problème de l'ontologie d'Avicenne, qu'avait développée J. Jolivet dans la contribution précédente.

H. Hugonnard-Roche (pp. 41-75) analyse la classification des sciences de Gundissalinus et l'influence d'Avicenne. Cet auteur du XII^e siècle, dont le nom est lié à l'école des traducteurs de Tolède, est trop souvent considéré comme un pur compilateur, et H. H.-R. lui redonne ici sa vraie place en analysant ses deux traités sur la classification des sciences, le *De scientiis* et le *De divisione philosophiae*. Si le premier dépend directement de l'œuvre d'al-Fārābī, le second est un ouvrage beaucoup plus original, faisant appel à la *Logique* d'Avicenne. Gundissalinus en vient ainsi à caractériser les sciences par les objets qu'elles considèrent plutôt que par les méthodes qu'elles mettent en œuvre. Cette contribution est particulièrement claire et bien argumentée, mais il semble que H. H.-R. durcisse trop l'opposition entre Boèce et Gundissalinus, et il est possible que sur certains points le second explicite la pensée du premier, plutôt qu'il ne la corrige (pp. 46-47).

E. Weber (pp. 77-101) traite de l'influence d'Avicenne sur la classification des sciences à Paris, vers 1250, à travers l'analyse des œuvres de deux maîtres de l'époque, Kilwardby et Albert le Grand. C'est surtout le travail de ce dernier qui est détaillé, car, selon E.W., Albert avait élaboré la première théorie synthétique du champ du savoir en Occident latin : il était scientifique et philosophe, et c'est la rencontre d'Avicenne qui lui permit de faire l'unité entre physique et métaphysique : pour lui, le physicien fait de la métaphysique dans la mesure où il énonce formellement que ce qui est vrai est vrai, il le fait d'autant mieux qu'il est métaphysicien, et « dans le sillage d'Avicenne, Albert précise que la question de la Cause première relève certes de la science métaphysique, mais seulement au titre de problème entraîné par son objet propre : l'être que l'homme rencontre dans son expérience » (p. 90). C'est cela qui guide toute sa conception de l'organisation du savoir, et qui lui permet de ne plus subordonner la physique à la métaphysique.

A. Hasnaoui (pp. 103-123) analyse la notion centrale de *mayl* (inclination) dans la dynamique d'Ibn Sīnā, surtout en référence au *Šifā'*. Il donne d'abord les trois significations du *mayl*, comme tel : la tendance d'un corps à rejoindre son lieu naturel quand il en est séparé, la résistance au mouvement violent par laquelle le corps au repos s'oppose à l'action d'une cause externe qui tend à l'en écarter, et le principe prochain du mouvement qui se manifeste par l'impulsion que le corps en mouvement imprime à ce qui lui fait obstacle. A chaque type de mouvement correspond un type de *mayl :* naturel, psychique ou violent. Une fois ces définitions données, A.H. développe la question du *mayl* rectiligne et du *mayl* circulaire, puis celle du mouvement des projectiles, et enfin celle de la chute accélérée des graves; il donne, en appendice, la traduction d'un passage du *Šifā'* sur la comparaison entre la puissance échauffante et le *mayl* naturel.

BCAI 3 (1986) J. Jolivet et et R. Rashed (dir.): Études sur Avicenne, recensé par R. Morelon
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Toute cette analyse, avec sa précision, apporte une contribution précieuse à la connaissance de cet aspect de la dynamique d'Avicenne, encore peu étudiée.

A. Elamrani-Jamal (pp. 125-142) présente la notion de prophétie chez Ibn Sīnā, telle qu'elle se trouve exposée dans le *Traité de l'âme* du *Šifā'*. A. E.-J. souligne d'abord qu'il y a là l'affirmation d'une multiplicité d'espèces de prophétie. Ibn Sīnā articule ces différents modes prophétiques autour des trois principales puissances de l'âme : la puissance imaginative, qui appelle le développement le plus complexe; la puissance motrice et son exercice pratique; la puissance intellectuelle, étape suprême de l'expression prophétique. A. E.-J. montre que c'est ainsi qu'Ibn Sīnā fonde la multiplicité des modes de la prophétie, qui implique la totalité des puissances de l'âme humaine.

La dernière contribution de cet ouvrage (pp. 143-151) est la traduction, par R. Mimoune, d'une épître d'Ibn Sīnā sur la classification des sciences intellectuelles. Cette traduction est bonne, et nous retrouvons en particulier dans ce texte la distinction des parties secondaires des mathématiques auxquelles fait allusion R. Rashed dans la deuxième contribution. Mais nous aurions aimé une introduction, ou un commentaire même succinct, à ce texte, qui permette de le situer dans l'œuvre d'Ibn Sīnā.

Cet ouvrage, pris globalement, représente ainsi un apport de grande valeur à la connaissance d'Ibn Sīnā, sur des aspects parfois négligés de la pensée de ce grand philosophe.

Régis MORELON
(C.N.R.S., Paris)

IBN SINA, *Remarks and admonitions. Part one : Logic,* translated by Shams Constantine Inati. Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1984. In-8°, XI-165 p. (Mediaeval Sources in translation, 28).

La première partie, consacrée à la logique, de l'ouvrage d'Avicenne connu sous le titre *al-Išārāt wa-l-tanbīhāt* (*Remarks and admonitions,* dans la traduction d'Inati), est un court résumé qui ne peut se comparer pour l'ampleur et la profondeur à la logique contenue dans *al-Šifā',* et qui est également plus bref et moins systématique que la logique contenue dans *al-Nağāt.* Néanmoins l'intérêt historique de ce traité est considérable, car c'est la logique des *Išārāt,* et non point celles des autres encyclopédies, qui a été l'objet de la plupart des commentaires composés par les logiciens arabes sur l'œuvre d'Avicenne dans les siècles suivants.

La traduction de S.C. Inati est faite sur l'édition de S. Dunyā (Le Caire, 1971), comparée avec les éditions de J. Forget (Leiden, 1892) et de N. Shehaby (Téhéran, 1960). Au vu des sondages limités que nous avons effectués, cette traduction nous a paru « fiable ». Son auteur a eu l'heureuse idée de mettre en notes certains termes techniques ou la translittération de quelques passages dont l'interprétation lui a semblé difficile et d'accompagner ces translittérations de brefs commentaires. Il est clair, cependant, que le lecteur arabisant aura toujours intérêt à confronter le texte original avec la traduction proposée, au besoin pour s'en écarter. Ainsi, par exemple, p. 146, paragraphe « 3 », s'agissant du syllogisme formé sur une proposition disjonctive excluant que ses membres puissent être faux ensemble, au lieu de « Repeating the contradictory (or a part)



BCAI 3 (1986) J. Jolivet et et R. Rashed (dir.): Études sur Avicenne, recensé par R. Morelon
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net